

Sœur Marguerite Tiberghien
Chantal Debain

Sœur Marguerite et l'école très spéciale de Brazzaville (1972-2004)

*Histoire des
mondes chrétiens*



Préface d'Élisabeth Dufourcq

KARTHALA

Histoire des mondes chrétiens

Née le 8 septembre 1926 à Roubaix, Sœur Marguerite Tiberghien entre dans la société des Filles de la Charité en 1950. Après 22 ans d'enseignement en France, elle part pour le Congo Brazzaville où elle va réaliser enfin sa vocation : *être missionnaire au service des plus pauvres*.

En 1975, elle fonde l'École spéciale de Brazzaville pour accueillir tous les exclus du système scolaire (enfants et jeunes déscolarisés, adultes illettrés et handicapés).

Après avoir vécu les deux guerres civiles (1993 et 1997) qui ont ensanglanté le Congo et maintenu, malgré les combats, l'enseignement à l'École spéciale, elle rentre en France en 2004.

Depuis son retour, elle ne cesse de parcourir la France pour récolter des fonds pour son École et poursuivre le combat de sa vie : « Instruire un enfant, c'est sauver un homme. Instruire la jeunesse, c'est sauver un peuple ».

Âgée de 89 ans, elle continue de proclamer avec force : « Il est inacceptable de ne pas savoir lire à 15 ans ! Un enfant qui ne va pas à l'école dresse les murs de son exclusion. L'analphabétisme est un orphelinat mental dont on ne sort que par l'enseignement primaire. »

Et quel plus bel exemple de la réussite de son apostolat et de sa lutte contre l'analphabétisme que celui de ce jeune Congolais qui, en 2004, juste avant son départ pour la France, vient la voir et lui dit : – « Ma Sœur, vous me reconnaissez ? » C'était Abdou, le premier élève handicapé accueilli à l'École spéciale, venu lui annoncer qu'il était devenu professeur à l'Université de Brazzaville ! « C'était vraiment le sourire de Dieu avant l'au revoir au Congo ! »

En 30 ans, le réseau d'écoles gratuites fondé par Sœur Marguerite a permis d'instruire plus de 30 000 élèves.

Chantal Debain a connu Sœur Marguerite à Brazzaville où elle a vécu, avec son mari et leurs 4 filles, de 1989 à 1991. Après son retour en France, elle lui a proposé de l'aider à faire le récit de la fondation de cette École « très spéciale » et de sa vie de missionnaire en Afrique. Ce qu'elle a fait avec les 500 lettres (1973-2004) envoyées par Sœur Marguerite à sa famille, mais également à partir de longs entretiens oraux à la maison mère des Filles de la Charité, rue du Bac.

En recourant à l'histoire croisée avec les autres sciences sociales (anthropologie, sociologie...), la collection *Histoire des mondes chrétiens* s'intéresse à tout le parcours historique qui a vu le christianisme réaliser peu à peu la première mondialisation, du Moyen Orient originel à l'Occident européen, aux nouvelles terres des Amériques puis à l'Orient extrême et à l'Océanie.

Elle entend traiter de toutes les communautés chrétiennes – catholiques, protestantes, orthodoxes –, où qu'elles soient, dans une perspective mondiale. Si elle privilégie celles du sud, c'est parce que ces dernières se penchent aujourd'hui sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Elle met en lumière les rapports (conflits et/ou dialogue) que ces communautés ont entretenus avec les autres religions et les diverses cultures.

Cette collection est dirigée : – *par Paul Coulon*, directeur honoraire de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut Catholique de Paris, rédacteur en chef (2007-2012) de la revue *HMC* éditée par les éditions Karthala, membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer ; – *et par Philippe Delisle*, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques traitant de la vie religieuse dans les sociétés esclavagistes antillaises et directeur chez Karthala de la collection « Esprit BD » consacrée à l'analyse de la propagande coloniale et missionnaire à travers la bande dessinée franco-belge.

Couverture : Les deux photos ont été prises par Jeremy Mathur à Brazzaville, le 22 juillet 2005 pour celle du haut et le 2 décembre 2005 pour celle du bas. Il est également l'auteur de certaines photos du cahier hors-texte.

Sœur Marguerite Tiberghien
Chantal Debain

L'école très spéciale de Sœur Marguerite à Brazzaville 1972-2004

Préface d'Élisabeth Dufourcq

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris

Préface

Élisabeth DUFOURCQ
Ancienne secrétaire d'État à la Recherche
Inspecteur général des Affaires sociales
Historienne

Tous ceux qui pensent le christianisme révolu doivent lire ce livre. Son héroïne est ici l'espérance. Et l'espérance est visionnaire.

D'où vient-elle ? Dans cette histoire où la misère et la guerre africaine jouent les premiers rôles, l'espérance est née dans une France bourgeoise qui baigne dans une candeur bienveillante mais semble si révolue qu'elle en devient exotique, incompréhensible pour ceux qui n'ont connu ni les horreurs de la première guerre ni les chagrins de ses lendemains. Irréalisme ? Non, compassion ! C'est elle qui, bien des années plus tard, aux pires moments des massacres de Brazzaville, dans la lumière d'une soirée africaine, verra le manteau de la Vierge effleurer un charnier où gisent, pêle-mêle, des tueurs et des tués.

Plus souvent dans cette histoire, l'espérance a des refrains qui partent d'un socle spirituel et qui portent à l'action. « Courage et confiance ! Allons ! »

Lorsqu'en 1972, plus si jeune, une Fille de la Charité arrive pour la première fois au Congo, dans une République devenue populaire et marxiste, elle observe et dresse un constat. Avoir servi depuis vingt ans comme professeur à l'Institut Technique de Loos, en banlieue lilloise lui a donné des ambitions pour les autres. Que voit-elle dans ce pays, riche en pétrole, à peine sorti de la colonisation et surveillé de près par l'union Soviétique ? L'alphabétisation n'est plus assurée. L'instruction des jeunes, et surtout des filles, est tombée à un niveau exceptionnellement bas, sauf dans les familles riches ou proches du pouvoir. Pourtant, le goût d'apprendre reste vif. En marge des institutions dépassées, il est urgent d'offrir, un savoir utile, pratique et solide pas un savoir au rabais, tissé de mots d'ordre et de slogans.

L'enseignement technique serait le mieux adapté mais il coûte cher puisqu'il demande des outils. Pour le créer à partir de rien, l'espérance seule ne suffira pas. Oui, mais « ensemble on peut tout faire ».

C'est par ce slogan-là que, très vite, Sœur Marguerite parvient à convaincre des professeurs bénévoles et d'abord dubitatifs, souvent des femmes expatriées, de venir, dans des baraquements de planches disjointes, transmettre ce que la vie leur a offert de savoir et qu'elles souffrent de ne pas utiliser. Du côté congolais, à l'heure où tout bon marxiste parle de promotion féminine, le public avide et réceptif est composé de mamans analphabètes, portant leurs bébés sur leur dos. « J'avoue, écrit bientôt Sœur Marguerite, avoir les larmes aux yeux de voir ces grandes "femmes", mères de famille, s'appliquer à lire des *i* et des *u*, à faire des lignes de *a*, de *o*, etc., et de les entendre me dire : "Ma Sœur, il faut nous apprendre, tu sais..." »

L'espérance n'est plus seule, mais elle n'est pas non plus déracinée. Comme les Sœurs de sa petite communauté, Sœur Marguerite a été formée à l'école de saint Vincent de Paul et cette école a une longue histoire. Depuis la Fronde et la guerre de Trente ans, les Filles de la Charité se sont « hâtées » pour soulager les misères provoquées par l'illettrisme et les guerres. Dans la République populaire du Congo, d'autres congrégations africaines ou d'origine française sont aussi très présentes, quelques-unes depuis plus de quatre-vingts ans. À Brazzaville, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont une longue expérience éducative. Quelques-unes de leurs anciennes élèves sont médecins, professeurs ou épouses de ministres marxistes. À Boundji, village de brousse situé sur la ligne de l'Équateur, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont formé des garçons qui, devenus cadres du Parti, les appellent encore *N'Ka Ka*, "grand mères". Dans ces conditions quel crédit attacher aux initiatives d'une Sœur sans expérience africaine ?

Parfois, on dit alors que l'espérance exagère. « — Soeur Marguerite, vous venez d'obtenir ceci et vous voilà en train de demander encore cela ... — Mais ce n'est pas pareil ! Le monde change ! » L'audace est une belle vertu... Il faut toujours commencer ».

De fait, quand elle est visionnaire, l'espérance est infatigable. À ce rythme, les résultats sont éclatants, l'École Spéciale sort de terre en dur, l'inauguration est un évènement, mais surtout les examens d'État sont réussis, les emplois trouvés, les élèves deviennent professeurs.

Mais dix ans plus tard, dans un pays que la presse occidentale connaît mal, les ethnies et les factions se déchirent. Tandis que les jeunes s'engagent, fascinés et manipulés par des forces qui les dépassent, celles du pétrole, de la drogue et des trafics d'armes, tandis que les combats font rage, que les deuils sont innombrables dans les familles d'élèves et d'enseignants, une partie de l'école est transformée en hôpital. Est-ce une raison pour abaisser le niveau des études ? L'espérance continue de placer très haut ses références. Utopie ? Non ! C'est cette exigence qui, aux pires moments des conflits,

imposera encore ce respect qui fera chanceler le pillard ou l'assassin. « Priez pour nous, ma Sœur », demandera un adolescent tueur, armé d'un lance-roquettes...

Et quand enfin l'école et ses annexes seront en ruines et pillées c'est encore cette espérance qui, dans le désastre, laissera parler ce qui lui reste : ses mains et ses bras qui lavent les réfugiés arrivés par centaines, ses attentions qui surprennent comme des « sourires de Dieu » et qui permettent de réparer des familles avec des lambeaux blessés. Paix sur la terre aux gens de bonne volonté !

L'espérance qui survit dans l'horreur s'adapte alors à tout, ou presque. Elle a l'intelligence des situations. Elle accepte toutes les bonnes volontés, fussent-elles fugaces, toutes les protections, ou presque. Des partisans en fauteuil la diraient opportuniste. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. L'espérance, elle, parle d'expérience : « Tout est relatif, dit-elle, *sauf l'Évangile.* »

Voilà pourquoi, ce livre d'une vie est un livre d'avenir. Il restera longtemps d'actualité. Que ceux qui l'ont écrit, dicté, reconstruit et corrigé à partir de lettres irremplaçables en soient ici remerciés.

Quant à ceux qui parlent du christianisme au passé, qu'ils s'arrêtent un moment et prennent le temps de lire ! Ce livre leur dira que, dans le monde où vivront leurs enfants, un monde qui pourrait bien devenir plus méprisant envers les faibles, plus violent et manipulé par des forces qu'ils ne maîtriseront pas, l'espérance chrétienne restera, plus que jamais, vitale. Sensible et inventive, réaliste et pleine d'humour, c'est elle qui, demain comme hier, redonnera aux bontés enfouies l'ambition et la persévérance qui, envers et contre tout, les feront respecter.

Élisabeth Dufourcq

AVANT-PROPOS

Comment est né ce livre

Sœur Marguerite TIBERGHEN

« Le 20 avril 1979, je confiais à un jeune professeur du Cours Spécial de Brazzaville : “Si, un jour, j’en ai le temps, j’écirai un livre qui aura pour titre : *Paix sur la terre aux Hommes de bonne volonté*... et j’y raconterai toutes les belles choses dont je suis témoin.” Ce jour-là est enfin arrivé, même si un autre titre a été choisi !

Grâce à une mémoire, qui ne me fait pas encore défaut, et aux nombreuses lettres que j’ai écrites, d’abord à Maman puis à ma fratrie, tout ce que je relate dans cet ouvrage est conforme à la vérité. »

Chantal DEBAIN

Chantal Debain a connu Sœur Marguerite à Brazzaville où elle a vécu, avec son mari et leurs 4 filles, de 1989 à 1991.

Découvrant, pendant ces deux années, son action et son rôle primordial au sein de l’École spéciale, et convaincue que son œuvre au service des « blessés de la vie » ne peut et ne doit pas rester dans l’ombre, elle lui propose de l’aider à faire le récit de la fondation de cette École « très spéciale » et de sa vie de missionnaire en Afrique.

Sœur Marguerite lui donne son accord et lui confie alors non seulement les quelque 500 lettres – environ une par semaine – envoyées de Brazzaville à sa maman (de 1973 à 1984), et précieusement conservées par sa famille, mais aussi celles adressées à ses frères et sœurs pendant toute sa vie au Congo...

Riche de ce « trésor » que représente cette correspondance familiale, tableau vivant de la vie d’une missionnaire au Congo, à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e, avec ses joies et ses peines, ses espérances et ses soucis, elle retrouve régulièrement Sœur Marguerite à la Maison Mère des Filles de la Charité rue du Bac, à Paris, afin de recueillir son témoignage « oral » (par des entretiens), complétant ainsi le témoignage « écrit ».

De l’amitié entre Sœur Marguerite et Chantal Debain, et de ces deux témoignages, est né ce livre.

PREMIÈRE PARTIE

1926-1972

**De ma naissance
à la réalisation de ma vocation**

1

1926-1948

« Que dirais-tu, Papa, si une de tes filles voulait être Sœur ? »

8 septembre 1926 : une nouvelle petite TIBERGHIEEN naît à Roubaix. Quatrième d'une famille de sept enfants, je vois le jour dans une famille chrétienne très unie et chaleureuse. Dès ma plus tendre enfance, mes parents me parlent de Dieu, de la Sainte Vierge, de sainte Thérèse de Lisieux qui a guéri Maman, alors qu'elle était très malade...

Mon père, Louis, dirige alors une petite affaire familiale de fils à tricoter et, en 1929, en pleine crise économique, lance la laine *Tiber*. Il nous associe, mes frères et sœurs et moi-même, aux travaux de l'usine, ce dont nous sommes particulièrement fiers ! Quel monde enchanté, cette usine ! Fuseaux vides transformés en cannes, parties de cache-cache, courses de paniers à roulettes et d'échelles roulantes entre les rayonnages... Souvenirs d'enfance inoubliables, comme le sont mes vacances familiales au bord de la mer, vacances entre cousins et amis qui se retrouvent avec joie à Bray-Dunes¹. La beauté des couchers de soleil, de la mer phosphorescente (surtout aux vacances de la Pentecôte), les concours de plage avec le journal *Le Matin*, le tour des digues au fur et à mesure que l'on grandissait, les courses à La Panne (première plage belge), le long de la plage avec des arrêts du côté des blockhaus, constructions militaires abandonnées, datant de la guerre de 1914, font partie intégrante de ces souvenirs. Mais tous ces plaisirs et ces jeux sont arrêtés par la guerre de 1939...

La plus grande partie de ma scolarité se passe à l'école Jeanne d'Arc à Roubaix, chez les Dominicaines. Je reste dans cette école de la dixième (actuel CE 1) jusqu'à la seconde (auparavant, j'ai appris à lire à la maison

1. Station balnéaire sur la mer du Nord, à la frontière franco-belge.

avec une institutrice à la retraite, amie de la famille). Dans cette institution, les religieuses sont habillées en noir et en civil, car depuis la loi de 1905, elles sont « sécularisées ». Je garde un souvenir particulier de ma première année à l'école : tous les matins, l'institutrice écrit, avant l'arrivée des élèves, un texte au tableau et notre premier travail consistent à le lire. Nous commençons donc la classe par un cours de lecture. Petite anecdote amusante : nous avons, à cette époque, un gros berger allemand, Pyram, qui me suit partout, s'introduit dans l'école et s'installe entre les bureaux. L'institutrice ne crie pas et reste calme. La directrice téléphone alors à la maison et prévient Maman. Pyram attend sagement que l'on vienne le chercher ! Quelquefois, l'institutrice dit à un élève qui lit mal : « Je suis sûre que le chien de Marguerite-Marie saura lire avant vous ! » Je ne garde que de bons souvenirs de cette école où je suis restée jusqu'en 1942.

De Roubaix à La Flèche dans la Sarthe

Puis nous quittons Roubaix pour nous installer dans la Sarthe, à La Flèche, car Maman redoute que nous ayons faim. Elle a perdu un petit frère après la guerre de 14, et elle reste persuadée que, pas assez nourri pendant l'invasion de 1914 (particulièrement dure à Roubaix), et, par conséquent, très faible, cet enfant n'a pas pu résister à une maladie infectieuse (pneumonie, pleurésie ou tuberculose ?)... Elle ne souhaite donc pas que le même drame nous arrive !

Le bac au moment du débarquement

J'effectue ma seconde, ma première et ma terminale à La Flèche avec d'excellents professeurs, dans une autre institution Jeanne d'Arc. En 1944, je passe, au moment du débarquement, mon bac philo. Les copies sont corrigées à Caen, sous les bombardements. Puis je partage mon temps entre Roubaix, où mon père et mon frère aîné, Léon, essaient de remettre l'usine en route, Paris, où je suis inscrite pour préparer une licence d'anglais (que je ne terminerai jamais !) et La Flèche, où je reviens voir la famille.

Accident de voiture et décès de Papa

En 1945, Papa a un grave accident de voiture. En sortant d'une petite route, il rentre en collision avec une voiture américaine. Maman qui l'accompagnait est blessée également. Elle s'en sort avec une épaule et une jambe cassées. Elle boîtera jusqu'à la fin de sa vie. Apparemment plus vite

rétabli que Maman, Papa se paralyse quelques mois après cet événement, des vertèbres ayant été touchées. Souffrant terriblement, il s'éteint le 5 décembre 1947 à 52 ans. Agonie paisible, le premier vendredi de décembre 1947. Clin d'œil de la Providence ? Peut-être, car Papa ne manquait jamais la messe de chaque premier vendredi du mois. Il était très dévot au Sacré Cœur, qu'il avait invoqué dans les tranchées, à Verdun, où il est resté durant toute la guerre de 1914 (il était de la classe 15), comme infirmier puis caporal-infirmier (il avait été décoré de la Croix de Guerre). Il avait gardé aussi une dévotion à Marguerite-Marie Alacoque². Il m'a appelée « Marguerite-Marie » en raison de cette dévotion.

« Que dirais-tu si une de tes filles voulait être Sœur ? »

J'ai alors beaucoup de chagrin car il était un Papa très affectueux, mais aussi un excellent homme d'affaire, fort réputé pour son entregent, ses tactiques commerciales très droites et astucieuses en même temps. Avant sa mort je lui avais fait part de mon souhait d'entrer dans une Communauté religieuse : « Que dirais-tu si une de tes filles voulait être Sœur ? » Sa réponse fut immédiate : « Oh ! je serais très content de donner une de mes filles au petit Jésus ! » Un autre jour, à Roubaix, alors qu'il était rentré fatigué de l'usine et qu'il faisait froid, il s'assit dans son fauteuil. Je lui apportai ses pantoufles et il me dit alors simplement : « Tu n'es pas bien avec ton petit Papa ? Pourquoi veux-tu nous quitter ? » Mon père était un homme très tendre. Après son décès, toute la famille revient à Roubaix où mon frère aîné développe l'usine de fil à tricoter.

2. Religieuse bourguignonne (1647-1690), entrée en 1671 à la Visitation de Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), elle eut, en 1673, ses premières apparitions. Le Christ lui demande de faire instituer une fête en l'honneur du Sacré-Cœur, le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu. Elle eut, par ses révélations, une grande influence sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

2

1948-1954

« La seule personne qui pourrait remplir ma vie c'est Jésus »

Atelier et secrétariat à l'usine, quelques cours de Pédagogie à la « Catho » de Lille, les journées sont bien remplies ! Pourtant, bien qu'entourée par Maman, mes frères et sœurs, je ressens comme un vide, un grand vide, que ni mari ni enfants ne sauraient combler, j'en suis persuadée. Ce n'est pas un raisonnement, c'est un vide de cœur. Je découvre alors que la seule personne qui pourrait remplir ma vie, me donner les raisons de vivre, c'est Jésus. Le servir, à travers les autres, me mettre à la disposition des plus pauvres, des blessés de la vie, telle sera ma vocation.

Un désir qui remonte loin

Le Seigneur m'appelle et je dois lui répondre. Plus les jours passent, et plus je me rends compte que mon désir d'être consacrée à Dieu remonte à ma plus tendre enfance. Un souvenir revient à ma mémoire : toute petite, je me cachais dans la salle de bains et, devant la glace, je m'entourais la tête d'un torchon de cuisine pour voir quelle allure j'aurais, une fois religieuse ! Je crois que j'ai toujours pensé que je serais Sœur un jour, même sans réfléchir.

Déjà, lors de ma profession de foi en 1937, j'avais dit au Père qui s'occupait de notre retraite que je voulais être religieuse. Puis cette envie est passée, mais est revenue à l'âge de 18 ans, en 1944. Je l'ai alors confiée au curé du village, à côté de chez nous, qui était aussi notre professeur à Jeanne d'Arc et ami de la famille. Il m'envoie chez les Filles de la Charité,

à Saint-Fraimbault-de-Prière, dans la Mayenne. J'ai su plus tard que ce bon prêtre avait choisi cette congrégation parce que les vœux y étaient renouvelés tous les ans. Comme je ne lui inspirais pas confiance, il pensait ainsi que je pourrais la quitter plus facilement, sans problèmes avec Rome, et prévint alors la Supérieure de mon arrivée à Saint-Fraimbault.

L'arrivée chez les Filles de la Charité de Saint-Georges-de-L'Isle

C'était juste à la fin de la guerre, il n'y avait pas de moyen de transport facile. La Supérieure avait envoyé à ma rencontre quelques petites filles, élèves de son établissement pour faire avec moi, à pied, les cinq ou six kilomètres nous séparant du château de *Saint-Georges-de-L'Isle*, où demeuraient les Sœurs. Jamais je n'oublierai cette nuée de petites filles de dix-douze ans, charmantes, bien habillées avec des décorations, épanouies, alors qu'à La Flèche il y avait encore des orphelines qui faisaient pitié dans leurs uniformes trop longs, de couleur triste. Frappée par la joie de ces petites filles, j'ai dit à la Supérieure : « Comme elles sont jolies ! Comme elles ont l'air heureuses ! » Elle me répondit : « Je ne veux pas qu'à l'école, ces enfants soient repérables à cause de leurs vêtements. Si vous regardez de près, ils sont tous confectionnés avec de vieux pantalons retournés, mais avec leurs petites bretelles brodées sur leur robe, nos élèves ne peuvent être que jolies ! Et nos aînées, si elles le veulent, peuvent même aller chez le coiffeur ! »

J'ai tellement été frappée par cette atmosphère de joie et de gaieté que je me suis dit : « C'est ici que je veux être, je ne vais pas chercher plus loin. » Mon choix était fait. Au lieu de faire une retraite, j'ai joué trois jours avec les enfants... Puis j'ai fait ma demande ! Mais la maladie de Papa a retardé d'un an mon départ.

Nous sommes en 1948, j'ai 22 ans et je veux être missionnaire

Nous sommes en 1948 et j'ai 22 ans. Je veux être dans une Congrégation au service des pauvres et des malades (des lépreux en particulier). Je veux être missionnaire, mais dans quel pays ? Je ne le sais pas encore. Veuve depuis un an, Maman m'accompagne à Paris, rue Jean-Pierre Timbaud (dans le XI^e arrondissement), où je vais commencer mon postulat. Nous partons de la maison le 2 novembre 1948. Maman accepte d'autant mieux ma vocation que, dans sa famille, à chaque génération, il y a eu au moins un Père ou une Sœur, sauf à sa génération, car elle était fille unique. Pour une famille chrétienne comme la sienne, donner à Dieu un enfant est « normal » ; cela ne pose pas de problèmes ! Sa seule crainte : que je sois malheureuse !

L'entrée au postulat à Paris et la séparation

La veille de mon entrée au postulat, et de notre séparation, Maman m'emmène au théâtre voir une pièce, *Violette impériale*, au Châtelet, puis dîner à l'Écu de France, afin que je sache ce qu'est un bon restaurant !

Elle confie à la Mère Supérieure, avec assurance et conviction : « Ma fille peut vous rendre beaucoup de services, mais ne lui confiez ni travaux de couture, ni comptes à faire ! »

Au moment de me dire « au revoir », elle me dit : « Ma fille, si cela ne va pas, tu reviens à la maison. »

Encore une fois, personne ne croyait à ma vocation, alors que moi, j'y ai toujours cru ! La Supérieure me dit : « Mademoiselle, raccompagnez votre maman à la gare. »

Quand je l'ai vue dans ses habits de deuil – elle portait encore ses vêtements de veuve, en particulier un grand voile noir –, toute petite, dans un coin du compartiment, je m'en suis voulu de n'avoir pas proposé à une de mes sœurs de m'accompagner afin qu'elle ne reparte pas toute seule.

La revoyant quelque temps plus tard à Paris, je lui avoue mon remords de l'avoir ainsi abandonnée à sa solitude dans le train du retour pour Roubaix. Elle me répond immédiatement : « Tu sais, ma fille, je n'étais pas vraiment triste, car j'étais certaine que, huit jours plus tard, après ton entrée au postulat, tu serais revenue à la maison ! »

« Je sais que je dois rester, même si je pleure ! »

Me voici donc au postulat. Moi qui n'ai jamais été interne, je connais, pour la première fois de ma vie, l'éloignement familial. Je commence ma nouvelle vie de postulante par des crises de larmes qui alertent ma Supérieure. Elle me dit alors :

– « Mademoiselle, si vous êtes trop triste, si vous avez le cafard, vous pouvez retourner chez vous. »

– « Mais non, ma Sœur, je sais que je dois rester, même si je pleure ! »

J'avais la certitude que ma place était là, chez les Filles de la Charité, que Dieu m'appelait et que je me devais de répondre à son appel.

Je demande à la Supérieure de me donner les règles régissant l'Ordre des Filles de la Charité. « Je ne peux pas vous les communiquer », rétorque-t-elle. Réponse simpliste et dénuée de bon sens, à mon avis, car je ne peux m'engager dans cet Ordre si j'en ignore les règles, n'est-ce pas ? ! Devant mon air dépité, elle me tend un livre sur les *Enseignements de saint Vincent*, une merveille de livre !

Pour saint Vincent, notre vie est unifiée :

« Dieu a rassemblé les Filles de la Charité pour honorer Notre Seigneur Jésus-Christ en le servant spirituellement et corporellement en la personne des pauvres, soit malades, soit vieillards, soit prisonniers qui, par honte, ne laisseraient paraître leur nécessité. »

Que je sois à la chapelle ou ailleurs, je suis dans l'*unité*, unie à Dieu dans la prière et dans le service.

Et saint Vincent ajoute :

« Les Sœurs auront pour Monastère les rues de la ville et les salles des hôpitaux. »

Forte de cet enseignement et convaincue de sa justesse, il ne me restait plus qu'à confier ma vocation (dont je n'ai jamais douté !) à la Vierge Marie. Me voici agenouillée devant une statue de Marie, dans la chapelle de la maison des Sœurs, rue Jean-Pierre Timbaud.

La maison des Sœurs regroupe jardin d'enfants, crèche, orphelinat, école primaire et technique, foyer pour les personnes âgées. Je m'y sens bien, mais mon premier Noël dans cette Maison me trouve en larmes ! La famille me manque ! Une « vieille » Sœur arrive alors tout près de moi : « Ma petite demoiselle, une vocation, cela s'achète avec beaucoup de larmes. Mais on n'a jamais fini d'en remercier le Bon Dieu ! »

Je n'ai jamais oublié cette remarque... ni l'importance d'une Sœur « ancienne » !

De ce premier postulat, je garde un très bon souvenir. La prière, l'amitié et la ferveur des Sœurs m'aident beaucoup à vivre loin de ma famille.

Sachant que j'aime bien être dehors, la Sœur de cuisine m'emmène avec elle aux Halles, pour acheter la viande, les fruits et les légumes nécessaires à la Communauté en poussant une charrette à bras ! La Sœur économe m'envoie chercher les tickets de rationnement (nous sommes en 1948 et il y en a encore).

Le deuxième postulat à L'Haÿ-les-Roses

Le 6 janvier 1949, je commence mon deuxième postulat à L'Haÿ-les-Roses¹. Trois mois pendant lesquels je me montre impatiente, ayant beaucoup de mal à rester assise sur une chaise pendant les cours de

1. Dans le Val-de-Marne, au sud de Paris.

catéchèse ! Heureusement, voyant que j'ai envie de « bouger », la Sœur directrice, compréhensive, m'envoie, plusieurs fois par semaine, au dispensaire de Chevilly-Larue². Qu'il a été dur, ce deuxième Postulat !

Enfin la Rue du Bac et la prise d'habit !

Le 7 avril 1949, j'arrive au séminaire de la rue du Bac pour entamer la dernière étape avant la prise d'habit. Là, c'est presque le Paradis ! Je suis heureuse... et perds tout esprit critique (qui est revenu par la suite !) ! J'approfondis l'enseignement des saintes règles de la Doctrine de Saint Vincent.

Le 24 mai 1950, je prends (enfin !) l'habit des Filles de la Charité. Maman m'envoie alors un télégramme plein d'affection : « Ma fille, je m'unis, aujourd'hui, par la pensée et la Prière, à ta joie de devenir Fille de la Charité ». Signé : « TA Maman. »

Professeur à Loos

Puis je suis placée comme professeur (puisque j'ai mon baccalauréat), à l'Institut technique de Loos, créé par Sœur Carreras (décédée en 1962) dans le Nord de la France, et réputé pour son enseignement. C'est le début des Écoles Techniques. Sœur Carreras, connue pour sa pédagogie, son accueil, fonde cet Institut pour donner des monitrices aux petites écoles ménagères, dans les régions minières du Nord et du Pas-de-Calais.

Le 28 mai 1950, je pars donc pour Loos. Aux côtés de Sœur Carreras qui décide – à une époque où les Sœurs ne gardent pas toujours leur prénom de baptême – de m'appeler Sœur Marie-Antoinette³.

Je découvre le métier d'enseignant.

Ma première année d'enseignement (sténodactylo, français, histoire-géographie) est une catastrophe ! J'éprouve de grandes difficultés avec les élèves car je n'ai aucune autorité. Comme je crois faire un péché mortel, si je mets une élève en retenue, ou un gros péché véniel, si je lui donne une punition, je n'ose faire preuve de sévérité de peur de m'attirer les foudres du Ciel ! Les premiers mois, une pagaille monstre règne dans ma classe ! Je ne peux m'empêcher de maudire mon baccalauréat puisque, sans ce diplôme, je ne serais pas en train d'affronter des jeunes filles irrespectueuses, sans aucune pitié pour le « pauvre » professeur novice que je suis !

2. *Idem* (à côté de l'aéroport d'Orly).

3. Après mon départ de Loos, je reprendrai mon prénom de baptême : Marguerite.

Un jour, Sœur Carreras m'appelle : « Sœur Marie-Antoinette, je vois que vous avez du mal avec les élèves. Mais qu'aimeriez-vous faire ? ». Je rêvais depuis longtemps d'être assistante sociale, mais, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas osé lui dire, alors que j'aurais pu facilement suivre une formation adéquate. Je me suis contentée de lui répondre : « Ma Mère, je veux faire ce que vous voulez ! ».

Alors, elle m'a gardée à Loos. Je crois qu'elle a bien fait ! Car grâce au soutien de mes compagnes, je suis arrivée, plus tard, à imposer la discipline. Et cette première expérience de professeur m'a, par la suite beaucoup servi, surtout quand j'ai dû, à mon tour, aider d'autres professeurs.

Logée à côté de l'école, dans un parc magnifique, dessiné par Le Nôtre, et dans une immense propriété divisée en plusieurs pavillons (un pour la communauté, un pour l'internat, deux plus grands pour l'école elle-même), ma vie est rythmée par les heures de cours et les offices religieux (laudes, messe, vêpres, chapelet quotidien, oraison matin et soir...). Les repas se passent en silence, mais des lectures (vie des saints, articles de journaux...) comblent ce silence. J'en garde, aujourd'hui, une certaine nostalgie car, grâce à elles, j'ai appris à connaître de nombreux saints, ceux de la communauté, comme sainte Catherine Labouré, saint Vincent de Paul, sainte Louise de Marillac et bien d'autres...

3

1954-1972

« Je vais paraître devant Dieu et je n'aurai pas fait ce qu'Il me demande »

Le 1^{er} mai 1954, je prononce mes premiers vœux à Paris. Maman m'écrit : « Oui, ma fille, un (ou une) religieux(se) par génération ! Mais je n'avais pas pensé que ce serait toi ! »

Décidément, le mois de mai, mois consacré à Marie, est « mon » mois puisque j'ai fait ma première communion le 6 mai 1933, ma profession de Foi le 12 mai 1937, et j'ai pris l'habit des Filles de la Charité le 24 mai 1950.

Pendant 22 ans à Loos

Je reste à Loos jusqu'en 1972. Pendant vingt-deux ans, je suis non seulement « Sœur de classe » mais aussi un peu « l'agent perturbateur », organisant différentes sorties (théâtre, visites d'entreprises, pièces classiques à l'Opéra de Lille...).

À chaque renouvellement de mes vœux, tous les ans, je réitère ma demande de partir en mission. Mais sans succès !

1966 arrive... J'ai alors 40 ans et je ne suis toujours pas missionnaire ! Pourtant, l'appel de Dieu à réaliser ma *vraie* vocation se précise fortement. Je me dis : « Je vais paraître devant Dieu et je n'aurai pas fait ce qu'Il me demande. » Mais dans les trois vœux que j'ai prononcés, il y a celui d'obéissance ! Mes supérieures refusent de me laisser partir en mission. Je dois leur obéir, je n'ai pas le choix.

En 1969, Sœur Anne-Marie – qui était ma compagne depuis mon arrivée, en 1950 et qui a succédé à Sœur Carreras – me demande de préparer une

licence car on prévoyait qu'il allait y avoir un accord avec l'État pour financer, en partie, les écoles privées. Mais ces conventions avec le ministère de l'Éducation Nationale imposaient aux professeurs du Privé d'avoir les mêmes diplômes que ceux du Public. Mais quelle licence ? La Sœur me propose une licence en Droit. Je ne peux m'empêcher de lui rétorquer : « Mais vous savez bien que je veux partir en mission ! »

Sur les bancs de la Faculté de Droit de Lille

Cependant, j'obéis car, encore une fois, mon devoir est d'obtempérer aux ordres de mes Supérieures. Me voici donc, un beau matin du mois de septembre 1969 sur les bancs de la Faculté de Droit de Lille (la Faculté d'État, car il n'y avait pas de Droit à la Faculté Catholique).

À ce moment, j'ai une pensée particulière pour mon cher Papa qui aurait tant aimé avoir une fille avocate. Du ciel, où il se trouve sûrement, il a dû être très fier et heureux de me voir ainsi assise à côté de juristes en herbe ! J'ai 43 ans et je me retrouve au milieu de jeunes étudiants qui ont l'avenir devant eux et me regardent, étonnés de voir une Sœur parmi eux. Certes, on ne portait plus la cornette des Filles de Saint Vincent de Paul depuis 1964, mais tout de même un costume de Sœur. Je ne passe donc pas inaperçue ! Les premiers jours, je fais le vide autour de moi dans l'amphithéâtre ! Les « cathos » ne veulent pas se mettre à côté de moi, de peur de se faire traiter de « cathos », et les « anti-cathos » refusent catégoriquement de s'asseoir près d'une religieuse, et même de la regarder ! Anecdote amusante : ma première amie est une jeune fille communiste qui, elle, ne craint pas les qu'en-dira-t-on. Puis, petit à petit, les étudiants viennent me parler.

Un jour, alors que je déjeune, toute seule, à une table, un jeune homme s'approche de moi :

– « Ma sœur, j'aimerais vous poser une question. Vos supérieures savent-elles que vous êtes ici ? »

– « Mais bien sûr, jeune homme ! Comment voulez-vous qu'elles l'ignorent ? Je suis ici par obéissance ! »

Un autre m'interroge sur mon habit qui l'intrigue. Par contre, je sais qu'une Sœur, en civil, se trouve aussi dans l'amphithéâtre... et elle ne me dit jamais bonjour ! Sans doute, parce que j'ai la réputation d'être une « Sœur gauchiste » : c'est ainsi que m'appellent, à mon insu, quelques étudiants qui m'ont, peut-être, entendue faire des réflexions leur laissant penser que j'étais « de gauche », ou avec qui j'ai eu quelques échanges « pas très catholiques » ! Ils précisent même : « la petite Sœur gauchiste du haut de l'amphi ! »

Parmi les professeurs, il y en a un à qui j'ose répondre, au milieu d'un cours, alors qu'il attaque ouvertement l'Église, ses richesses, la Banque du

« Saint-Esprit », etc. Face à ses attaques injustifiées et inacceptables pour la religieuse que je suis, je me lève dans l'amphithéâtre, sous les regards interloqués des étudiants, et lui assène, en parlant très fort : « En tout cas, Monsieur, L'Évangile, c'est l'Évangile des pauvres ! » Silence total dans l'amphi !

Mon intervention lui déplâit tellement qu'il a été, lors des cours suivants, particulièrement « méchant » avec moi, surtout avec ce que représente, pour lui, mon habit de Sœur. Il se moque de ma religion, ironisant sur le Paradis, « endroit, sans doute, fort amusant et plaisant où l'on doit se promener avec de grandes robes blanches, en agitant des palmes ! Vous parlez d'un plaisir ! » Ce professeur m'a profondément déçue par son manque de tolérance et de respect vis-à-vis de ma foi que je refusais de taire et de mettre « sous le boisseau ». Par la suite, nous avons fait la paix.

La plupart des étudiants font preuve d'un conformisme qui, non seulement, m'étonne mais aussi m'effraie et dénote un manque total de personnalité et d'esprit critique. On fait comme tout le monde ! On ne prend pas de risques ! Un jour, un étudiant me demande mon cours. Je lui passe très volontiers. Mais je commets la bêtise de le lui réclamer devant d'autres. Que n'avais-je pas fait ? ! Il me le tend en rougissant comme une pivoine !

Une autre fois, un assistant, rendant des copies d'examen, s'adresse au jeune homme assis juste derrière moi et lui demande : « Entériner », combien de « r » ? Je mets une main derrière mon dos et lui montre un seul doigt. Il répond alors : « Un seul, Monsieur. » Tout l'amphithéâtre se met à rire et applaudit. C'est ainsi que je conquiers l'amitié et l'estime des étudiants.

Trois années passent. Je continue d'assumer mes cours à l'Institut de Loos et de suivre parallèlement ceux de la Faculté de Droit, avec d'excellents professeurs. Désirant toujours partir en mission, je demande à l'un d'eux (un grand « pont », le professeur Leroy), s'il me serait possible de faire ma quatrième année à l'étranger : « Pas de problème, vous partirez avec votre dernier bulletin de notes. »

Je garde un fort bon souvenir de mes années d'étudiante, entre 1969 et 1972. Elles m'ont procuré un bien énorme et m'ont permis de comprendre que, même entre 43 et 46 ans, on peut encore apprendre beaucoup de choses de la vie ! Elles m'ont, surtout, ouvert l'esprit et fait découvrir un monde que je ne connaissais pas. En effet, élevée dans une famille chrétienne où on ne lisait ni « mauvais » livres ni « vilains » journaux, ayant fréquenté une école catholique de « bonne réputation », un peu huppée, puis le Postulat des Filles de la Charité, où je n'ai vu et fait que de « bonnes » choses, je vivais, jusqu'à mon arrivée sur les bancs de la Faculté, dans une espèce de cocon, à l'abri du monde extérieur et de ses mauvaises influences.

Pour cette raison, je pense qu'il ne faut pas envoyer en mission des Sœurs trop jeunes qui, n'ayant pratiquement jamais côtoyé le « mal », ou vu des « vilaines » choses en France pensent que voleurs et malfaiteurs

n'existent qu'en Afrique ! Lorsque certaines Sœurs, en mission, racontent des méfaits de voleurs « autochtones », mon sang ne fait qu'un tour ! À moi de leur en conter sur les voleurs « Blancs » ! Car j'en ai vu aussi en France ! À les entendre, seuls les « Noirs » seraient capables d'actes délictueux !

Bientôt trop âgée pour partir en mission ?

J'ai maintenant presque 46 ans... et je suis toujours en France ! Mais quand vais-je donc enfin pouvoir partir en terre missionnaire ? Je réitère ma demande auprès de ma Supérieure. Demande refusée au niveau provincial ! Je pleure alors toutes les larmes de mon corps car je sens vraiment que je suis appelée. Je me dis : « Je vais bientôt être trop âgée pour partir en mission ! » Loin de me décourager, sûre de ma vocation et du désir de Dieu que je sois missionnaire, j'adresse une longue lettre à ma nouvelle Supérieure dans laquelle j'expose tous les motifs de ma demande. J'écris : « Est-ce que je me trompe ? Est-ce que c'est le Diable ou mon imagination qui me mettent dans la tête cette idée de partir, mais je sais que Dieu m'appelle. J'aime mieux me tromper que désobéir à Dieu. »

De plus, je ne me satisfais plus d'enseigner à des jeunes filles issues de milieux favorisés, enfants d'ingénieurs des mines ou de cadres des grandes usines de textile, venant à l'Institut de Loos « les pieds à l'envers » car complexées d'avoir « dégringolé » dans une école technique, « poubelle » du secondaire pour beaucoup de personnes, à cette époque (et même encore aujourd'hui, malheureusement !). On a beau me dire que je fais partie des « démultiplicateurs », au service d'Œuvres dédiées aux pauvres (Œuvres réussissant dans leurs tâches éducatives et attirant alors les familles « riches » qui n'hésitent plus à leur confier leurs enfants), je veux enseigner à des *vrais* pauvres, ceux dont personne ne veut s'occuper, ceux rejetés par la société, qu'elle soit « blanche » ou « noire ».

Ayant (enfin !) pris conscience que ma demande n'était ni un « caprice » ni une lubie, ma Supérieure m'autorise à l'adresser à la Supérieure Générale des Filles de la Charité.

Le 19 mars 1972 (jour de la Saint Joseph), je suis dans son bureau de la rue du Bac, à Paris : – « Désirez-vous partir dans un pays particulier ? », me demande-t-elle dès mon arrivée. – « Non, mais à mon âge, je préférerais aller dans un pays francophone afin de n'avoir pas à apprendre une nouvelle langue. » Elle me propose alors Brazzaville, capitale du Congo français. Je n'ai aucune connaissance de ce pays, indépendant depuis 1960. J'ai entendu parler de Savorgnan de Brazza, du roi Makoko, de la Conférence de Berlin, du partage de l'Afrique, grâce aux cours d'Histoire dispensés pendant ma scolarité (matière que j'ai toujours bien appréciée) et de Droit International sur le Tiers-Monde, à la Faculté de Droit de Lille. Mais je sais

et j'ai pleinement conscience que je vais arriver en terre inconnue. Peu m'importe le pays ! Je réalise enfin mon vœu le plus cher : ÊTRE MISSIONNAIRE ! Dieu m'accompagne dans cette « aventure ». Je lui fais entièrement confiance !

DEUXIÈME PARTIE

1972-1989

Enfin missionnaire !



Carte générale du Congo-Brazzaville. (© Paris, Hatier, 1979.)

4

1972-1975

Mes premiers pas de missionnaire au Congo

Le départ : « Confiance et Courage ! »

25 août 1972 : enfin le jour J ! Je quitte ma famille, mes amis, mon pays, ma Communauté... Adieu, vous tous qui êtes loin de moi aujourd'hui ou qui m'accompagnez à l'aéroport.

Pendant tout le voyage, mes pensées vont d'abord vers Maman :

– Quel âge a votre Maman ?, m'a demandé la Sœur Supérieure avant mon départ en mission.

– 79 ans, ma Mère.

– Vous lui écrirez toutes les semaines.

– Oui, ma Mère.

J'ai obéi ! Maman est morte le 25 juillet 1984. Le courrier hebdomadaire a continué avec la fratrie. « *Confiance et Courage* », telle est ma devise à partir de maintenant.

Le voyage me semble long, fort long. À 46 ans, c'est la première fois que je prends l'avion. J'ai hâte de découvrir ma nouvelle terre d'accueil : Brazzaville, capitale de la France libre en 1940 ; 300 000 habitants ; 34 km². Un fleuve la longe, le Congo, et la sépare de la capitale du Zaïre (aujourd'hui République Démocratique du Congo), Kinshasa. J'ai glané quelques renseignements dans des livres de géographie, mais rien ne vaut l'immersion totale dans un pays pour mieux le connaître.

Confrontée dans quelques heures à la réalité du Congo, je suis sereine. Le Christ m'accompagne. Pourquoi, et de quoi, aurais-je peur ? Fatiguée

par toutes ces journées consacrées à la préparation de mon départ, je finis par m'endormir. Une voix me réveille en sursaut : « Mesdames, Messieurs, nous vous prions d'attacher vos ceintures. Nous arrivons à Brazzaville. La température est de 25 degrés... seulement ! » Nous sommes en pleine saison sèche, période où la chaleur est supportable par rapport à la saison humide. Heureusement pour moi !

Ma valise récupérée, les formalités de douane accomplies, je cherche dans la foule, qui piétine sur le parking de l'aéroport, la Sœur chargée de m'accueillir. Des enfants et adolescents se précipitent sur moi. Le plus jeune doit avoir à peine 5 ans ! Ils me reconnaissent à mon habit et me poursuivent en criant : « Ma Sœur, ma Sœur, bienvenue à Brazzaville ! Je vais te porter ta valise. Donne-moi une petite pièce pour manger. » Voilà mes premiers contacts avec la terre d'Afrique ! Bientôt une main amicale se pose sur mon épaule : « Vous êtes Sœur Marguerite ? » Je me retourne et j'aperçois une Sœur qui me sourit spontanément. Sa voix douce me rassure immédiatement : « Bienvenue au Congo ! ». Deuxième « bienvenue » depuis que j'ai posé le pied sur le sol africain ! Simple formule de politesse ou mot d'accueil chaleureux et sincère ? Une chose est sûre : ce « bienvenue » me va droit au cœur.

Ma nouvelle compagne hèle un taxi. Nous quittons le bruit et la foule de l'aéroport, en direction du centre-ville. Je suis étonnée de voir les mêmes panneaux de signalisation qu'en France (comme je serai surprise de voir, à mon arrivée à la Mission, des biscuits « petits-beurre » et des boîtes de « Vache-qui-rit » déposés sur la table de la cuisine !)... Des banderoles flottent partout, avec des slogans politiques inscrits dessus, comme : « Les Héros du Peuple sont immortels ! » ou « À bas la bourgeoisie ! »

Je découvre, avec calme et sérénité, mon nouveau pays, sans dépaysement, puisque « c'est comme en France » ! Mais une mission m'attend ici : *être au service des plus pauvres*. Je m'y suis préparée depuis de longues années, depuis mon entrée chez les Sœurs de Saint Vincent de Paul, en 1948. Le Seigneur m'attend ici, au Congo. C'est dans ce pays que je réaliserai enfin ma vocation de Missionnaire.

De nombreux Ordres religieux existent déjà à Brazzaville : les Spiritains, les Franciscaines Missionnaires de Marie, les Sœurs de la Croix, les Sœurs Dominicaines, les Sœurs de la Sainte-Famille, les Sœurs Polonaises, puis, plus tard, les Oblates, les Sœurs du Rosaire...

Les Filles de la Charité ont été appelées au Congo par Monseigneur Mbemba, le premier évêque congolais qui, lors d'une visite apostolique à Rome (visite *ad limina*), a répondu à la demande du pape Jean XXIII, d'installer une congrégation diocésaine à Brazzaville. C'est ainsi qu'est née la congrégation du Rosaire, qui va grandir avec notre communauté des Filles de la Charité. À mon arrivée, trois sœurs la composent, chargées, parmi leurs nombreuses activités, de préparer quatre novices de la congrégation

en vue de leur future indépendance. Ces trois sœurs sont de nationalité différente : une Américaine, une Italienne et une Espagnole (ne parlant pas un mot de français !). La grande Aventure commence !

Année 1973 : Des cours de tricot... à la découverte des coutumes africaines !

*« Il ne faut pas refuser secours à la ronce
qui veut devenir rose. »*

Paul Claudel

Un juvénat qui pose un problème

Cependant, venue pour m'occuper des pauvres, je me sens « trompée » et même trahie quand, peu de temps après mon arrivée, Monseigneur Biayenda, récemment nommé cardinal par le Pape Paul VI, me demande de diriger le juvénat. Ce juvénat, calqué sur le modèle français, constitue la première étape pour les jeunes filles (les « Juvénistes ») désirant être religieuses dans la congrégation du Rosaire. Mais je remarque très vite que toutes ne sont pas là de leur plein gré ! Une des jeunes m'avoue avoir été placée dans cet établissement par son fiancé, sûr, ainsi, que sa « promesse » ne « vagabondera » pas avec d'autres garçons ! D'autres me sont confiées par leurs propres oncles, prêtres, qui espèrent qu'elles recevront une meilleure instruction dans une école catholique. Je constate, malheureusement, peu de *vraies* vocations parmi toutes ces élèves. Je suis alors confrontée à un réel problème. Mais j'ai fait vœu d'obéissance. Je dois donc obéir au cardinal, même si je me rends compte que ce nouveau rôle que l'Église m'attribue ne correspond absolument pas à ce que je veux.

Emploi du temps journalier

Les premiers temps, je partage mes journées en deux parties.

Le matin, en principe, je suis à « Zungula », nom du noviciat des Sœurs du Rosaire, où logent les juvénistes, pour donner des cours d'histoire et assurer la responsabilité des classes de quatrième, troisième et seconde ; mes élèves ont entre 17 et 22 ans.

L'après-midi, je me consacre à des activités paroissiales : catéchisme, distribution de nourriture aux familles dans le besoin, rencontres avec les malades, les infirmes (dans la rue ou à leur domicile), les vieillards (surtout des grands-mères qui viennent de plus en plus nombreuses réclamer des



En 1975, le cardinal Émile Biayenda à Pointe-Noire. (Photo : P. H. Legrand.)

soins pour une toux ou des rhumatismes), cours de tricot pour les jeunes filles désœuvrées, bibliothèque et « Foyer féminin » ou « Foyer de Promotion féminine ». La « promotion » est à la mode ! Dans l'ancien temps, on aurait parlé de « Centre de Formation Familiale », dans un temps plus ancien encore, d'« ouvroir ». Les mots changent, mais le principal est que les idées demeurent et arrivent à réalisation.

Une chose est certaine : je suis sûre que le meilleur service à rendre aux Sœurs congolaises, c'est de travailler avec elles au service des plus pauvres.

Le secrétariat du cardinal

Au début de l'année 1973, le Père Morizur, spiritain, curé de notre paroisse, me demande si je peux aller aider Monseigneur Biayenda à son secrétariat. Recevant quotidiennement un abondant courrier à l'archevêché, notre cardinal a grand besoin d'une secrétaire ! J'accepte immédiatement sa proposition. Quelle joie de côtoyer, chaque jour, une personnalité pareille ! Homme de cœur, intelligent et bon, il a un caractère « d'enfant » que je retrouve dans sa simplicité avec les autres. Aucun mépris, aucune arrogance dans son regard et son attitude vis-à-vis des plus humbles. Animé d'une volonté de bien faire ce qu'il doit faire, en référence à Dieu et à l'Église, cet évêque, premier cardinal africain, me frappe par sa grande piété et son

humilité exemplaires. Dans un pays dominé par un régime « marxiste scientifique », sa nomination en tant que cardinal a procuré une immense joie à tous les Congolais. Mais, depuis l'arrivée de ce régime, en 1969, les écoles sont nationalisées, excepté « celles qui doivent fournir les futurs serviteurs et servantes de Dieu » ainsi que les séminaires.

Un jour, remettant au cardinal la pile de lettres de vœux du Nouvel An, je l'entends me dire :

- J'ai encore une lettre à vous dicter.
- À qui faut-il l'adresser, Monseigneur ?
- Je voudrais écrire au pape.
- Que faut-il lui dire ?
- Mais, ma Sœur, tout ce qu'un fils peut dire à son père !

J'écris donc au Pape Paul VI, évoquant les « tournées » en brousse du cardinal, lors des Confirmations... et sa voiture qui ne marche plus très bien ! Quelques jours plus tard, je reçois un appel du cardinal lui-même. Je pense qu'il s'agit d'un courrier à rédiger. Mais, dès mon arrivée dans son bureau, il me dit :

– Ma Sœur, le pape m'envoie un chèque pour acheter la voiture que vous avez demandée et je voulais que vous soyez la première à le savoir !

Lorsque Monseigneur Biayenda – que Paul VI appelait son « cardinal enfant » – tombera sous les balles d'un (ou plusieurs ?) assassin(s), en mars 1977, ma peine sera immense...

Ma correspondance depuis le Congo

Et dès cette année 1973, je fais participer régulièrement maman à ma nouvelle vie. Je lui écris, en général, chaque semaine, le dimanche matin, de bonne heure, avant la messe et les nombreuses activités qui m'incombent¹. Tes lettres, Maman, c'est comme les prières ! Il faut s'y prendre de bon matin, autrement, c'est « foutu » (comme disent les gens qui ont appris le français, non seulement à l'école mais aussi au contact de l'armée coloniale ou de l'armée de la Libération, et qui ne font pas la différence entre l'argot et le pur français !)².

1. Petite précision : j'ai écrit à Maman dès mon arrivée à Brazzaville, mais les premières lettres n'ont pas été retrouvées.

2. Désormais, pour toutes les citations reprises des lettres elles-mêmes, nous ne mettons pas de guillemets mais nous adoptons une typographie différente aussi bien du texte courant que des textes de liaison ou des commentaires. De même, les intertitres (en gras ou en italiques) restent justifiés à gauche, cependant que nous mettons à droite les indications concernant la date (et éventuellement le destinataire) de la lettre citée.

Je corresponds aussi avec quelques membres de ma famille. Voici ce que j'écris à ma sœur Thérèse (Taté), le 1^{er} mai 1973 :

Chère Taté,

Ce qui est ici le plus triste, c'est le chômage et le désœuvrement des jeunes; pas de tous, mais d'un nombre trop important! Par contre, ce qui est très réconfortant, c'est l'accueil des gens; pour eux, le temps ne compte pas... C'est ennuyeux quand on les attend; c'est agréable quand on est reçu chez eux! Peut-être quand ta maison sera finie, tu viendras passer tes vacances à Brazzaville; tu aurais de quoi t'occuper et t'intéresser! Mais il faut économiser pour le voyage! [...]

L'essentiel, pour moi, ici, est d'essayer de vivre en accord réel avec l'Évangile que, trop facilement, on interprète de manière à ce qu'il ne nous gêne pas!

Ce matin, défilé ³, mais dans le calme. Je suis passée par la route où les groupes se formaient. Gentiment, quelques soldats m'ont demandé de défiler avec eux! J'ai répondu: «Pas aujourd'hui!», et nous avons échangé, sur tout le parcours, quantité de sourires.



Défilé militant à Brazzaville, début des années 1970. (Photo Vivant Univers.)

3. À l'occasion de la fête du 1^{er} mai.

Lettre du 6 mai 1973 à Maman

Semaine chargée :

– À l'Université, période d'examens et, pour compliquer les affaires, ils se déroulent en huit épreuves qui s'échelonnent sur les mois d'avril, mai et juin ! Enfin, après, ce sera fini et, après tout, je suis bien contente de ces études tardives qui m'auront fait comprendre les différentes organisations nationales et internationales et, surtout, enlevé des illusions sur la qualité des relations entre pays, structures, etc. La Fontaine est devenu un de mes auteurs préférés !

– À la paroisse, préparation des cérémonies de confirmation, de profession de Foi et, aujourd'hui, cérémonie de clôture des « catéchismes de persévérance » : les anciens missionnaires disent « le scapulaire », parce que l'on remet aux enfants scapulaire et médaille ; ce n'est pas du goût des plus jeunes missionnaires ! Il y a 7 sacrements et non pas 8 ! Or il est vrai que « le scapulaire » est présenté avec autant d'importance que la Confirmation ou l'Eucharistie ! Je me pose la question de savoir si la persévérance religieuse est acquise. Le nombre des enfants diminue de la première année de catéchisme à la 5^e.

Et je pense à A. M. avec qui je faisais le catéchisme à Vilaines-sous-Malicorne. Après la profession de foi, les enfants qui avaient promis fidélité au Christ ne remettaient plus les pieds à l'église, sinon pour les mariages et les enterrements. On parlait « d'apostasie solennelle » au lieu de « communion solennelle » !

Il faut surtout essayer, par la prière, la bonté, de vivre en conformité avec l'Évangile !

– Le PAM (Programme Alimentaire Mondial) a réparti de la farine de maïs, du lait en poudre ! Nous voilà occupées à remplir des petits paquets et à organiser les distributions ! Encore nouvelles sur la paroisse, nous ne connaissons pas encore toutes les familles nécessiteuses, aussi essayons-nous de procéder à une répartition efficace !

– Une dame a terminé un chandail sans manches, une autre une culotte, une autre des chaussons ; nos élèves sont adroites ! Le vendredi après-midi, nous ne voyons pas le temps passer, allant de l'une à l'autre rattraper un point, défaire, remettre les points, arrêter, etc. etc. Si tu avais quelques catalogues de modèles faciles, surtout pour enfants !

– J'ai reçu une lettre, bourrée de fautes d'orthographe et de style ! C'est le jeune infirme de la poste (Pascal, 16 ans) ; il n'a qu'une seule jambe et passe une partie de ses journées devant la salle des boîtes postales. Quand je vais à la poste, je lui demande de garder ma mobylette, ce qui me permet, sans avoir l'air de lui faire l'aumône, de lui donner quelques biscuits.

Sais-tu ce qu'il me demande ? Un fauteuil roulant, pour qu'il puisse se déplacer plus facilement qu'avec des béquilles. Pauvre garçon ! Un fauteuil roulant, on en vend chez le marchand de cycles (mobylettes, bicyclettes, etc.), mais il y en a pour

20 000 CFA⁴ ! Ce matin, après la messe, j'ai l'intention d'aller à Ouenzé, quartier Nord de Brazzaville⁵, où Pascal habite et voir ce que nous pouvons faire !

Tu vois, le travail ne manque pas ! Pourquoi tant de différence dans la répartition des biens ?

Lettre du 13 mai 1973

Aujourd'hui, ce sont « les communions solennelles », près de trois heures de messe ! Aussi, j'y ai renoncé. Trop de travail : examen (enfin, le dernier !), courrier en retard, visites à domicile... J'ai laissé Sœur Célestina et Sœur Marie-Thérèse et je me suis contentée d'aller dire bonjour aux enfants et aux catéchistes. Ce qui me fait un peu de peine, c'est de constater le petit nombre de parents qui accompagnent leurs enfants. Pourquoi ? La semaine prochaine, ce sera la confirmation. Comme il s'agira des enfants dont je m'occupe plus particulièrement, j'aurai plus d'occupations. Dimanche prochain, cérémonie au stade *Félix Éboué*⁶, en l'honneur de notre nouveau cardinal : *"De fête en fête, ah voilà la jolie fête !"* [...]

Je lui fais part aussi des « charmes » du climat équatorial, partagé entre ses deux saisons, la saison sèche et la saison des pluies⁷ :

Nous ne connaissons pas la sécheresse dramatique de l'Afrique occidentale ; la saison des pluies n'est pas encore finie ; nous avons averse sur averse ; l'état des routes n'est pas fameux : trous, flaques quelquefois si grandes qu'il n'y a pas d'autres solutions que le bain de pied. Mais à la fin du mois, paraît-il, ce sera la saison sèche, la pluie ira, j'espère, en Afrique occidentale. Les gens parlent de cette saison sèche comme de l'hiver. Les hirondelles sont parties... Peut-être en verras-tu !

Cette semaine, dans les cinq ou six cinémas de la ville, la plupart des films étaient interdits aux « moins de 18 ans ». Que c'est triste ! L'un était sur la drogue. Pourquoi venir salir les gens et leur donner des idées nuisibles ? Les pays riches pourraient éviter d'exporter leurs horreurs ! Mais puisque cela fait gagner de l'argent...

Dans le colis de laine, si tu peux mettre de la layette, des aiguilles et quelques modèles de tricot faciles, ce serait très bien ! [...]

4. 60 euros.

5. Voir plan de Brazzaville dans le cahier d'illustrations hors-texte.

6. Félix Éboué (1884-1944) : Gouverneur-Général du Tchad en 1938. Le 12 novembre 1939, le Général de Gaulle le nomme Gouverneur-Général de l'Afrique Équatoriale Française (AEF) et lui remet, en janvier 1941, la Croix de la Libération ; En 1948, le premier résistant de la France d'Outre-Mer entre au Panthéon.

7. Le rythme des saisons tenant une place importante dans la vie des Congolais, je l'évoquerai souvent dans mes lettres, quitte à me répéter !

Lettre du 20 mai 1973

J'ai préparé de mon mieux les enfants à la confirmation, à partir des paraboles de la brebis perdue, de l'enfant prodigue et du Bon Samaritain! Maintenant, je les confie à la sainte Vierge.

Aujourd'hui, grande fête à Brazzaville en l'honneur de notre cardinal. En fait d'organisation de cérémonies, les Congolais s'y connaissent. C'était magnifique! Toutes les paroisses étaient au stade Félix Éboué. Messe chantée et dansée! Discours du ministre de l'Intérieur, du cardinal du Zaïre⁸, etc. etc. Cela a commencé à 7 h et s'est terminé à 13 h, sous la pluie. Et tout le monde est content! Je tâcherai de t'envoyer le journal.

Nous passons d'orage en orage et les enfants qui pataugent dans l'eau ont de vilaines plaies rondes comme de grosses pièces de monnaie et creuses.

Hier, un Père de la Paroisse voisine de la nôtre est venu me demander d'aller parler à ses jeunes gens de saint Vincent de Paul; il voudrait commencer «les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul»... Je le ferai très volontiers, en tant que Fille de la Charité et en pensant à Papa.

Cette fin du mois de mai (marquée par l'arrivée d'un «beau» colis de Maman) est particulièrement chargée. Les préparations à la confirmation et à la première communion, puis les cérémonies elles-mêmes, prennent une grande partie de mon temps.

Lettre du 28 mai 1973

Voilà encore un beau colis d'arrivé; il contenait :

– des caramels (délicieux! Il n'y en a déjà plus! Une tournée au groupe d'enfants qui a rangé et nettoyé la salle de retraite, une autre aux jeunes de la chorale... mais ça leur a fait plaisir!).

– 2 paquets de petits-beurre Parein,
– 3 rouleaux de scotch, 3 crayons de couleur,
– 1 petit tube de pommade pour les yeux, une bande de gaze,
– des petits mouchoirs,
– de la belle laine : un gros écheveau rouge, 5 pelotes bleu mélangées et quelques autres,

– 12 paires d'aiguilles à tricoter et des crochets.

Je te donne le détail car le paquet est arrivé un peu déchiré. J'espère qu'il ne manquait rien. En tout cas, merci beaucoup; tout est bienvenu. Le colis est arrivé vendredi matin et vendredi après-midi aiguilles (pas toutes, il faut faire attention!) et laine étaient déjà utilisées.

8. Aujourd'hui République Démocratique du Congo (RDC). Il s'agit ici du cardinal Malula.

Cette semaine a été chargée; j'ai essayé, avec quelques aînés, de préparer les enfants à la confirmation, lundi et mardi, et à la première communion, vendredi et samedi. C'est vraiment un beau travail! Comme signe de ralliement, nous avons trouvé «*Souriez, Jésus nous aime!*» et comme les enfants sont aussi braillards (à Brazzaville, on dit «pagailloux») qu'affectueux, ça leur plaisait.

Mardi soir, cérémonie de la confirmation. Comme l'évêque confirme les derniers, on m'appelle; un catéchiste me présente une petite fille, toute pomponnée et bien coiffée (la coiffure tient une grande place et prend beaucoup de temps!). La petite fille me dit:

- Ma Sœur, j'ai le retard! Mes cheveux n'étaient pas finis!
- Où est ta fiche de baptême?
- Je ne l'ai pas, c'est maman!
- Où est maman?
- Elle est pas là!

Drame! Je ne peux pas conduire l'enfant à l'évêque; elle pleure, je l'emmène dehors; la grande sœur, le grand frère ne comprennent pas. On essaie de consoler! Depuis plus de trois semaines, nous réclamions les fameuses fiches de baptême. Je donne à la petite fille une petite statue! Puis, à la fin de la messe, on m'appelle, c'est la maman:

- Ma Sœur, ma fille a le chagrin, j'apporte sa fiche de baptême!»

Il était temps! Mais la petite fille était partie avec sa sœur. Enfin la maman retourne chez sa fille aînée, ramène la petite toujours en larmes... Je prie tous les saints du Paradis, et l'évêque l'a confirmée *toute seule* dans la sacristie! Inutile de te dire que nous sommes devenues très bonnes amies!

Heureusement, comme tous les enfants du monde, les Congolais aiment les histoires. Il y en avait 150 devant moi (heureusement que les aînés catéchistes étaient là!) à qui je racontais l'enfant prodigue. *L'Évangile est vraiment pour tous les âges, tous les pays!*

Ensuite, par équipe, ils sont allés mimer la scène et, ensuite, je leur ai passé un petit film fixe avec personnages africains, très bien fait, sur les paraboles. Quand le Père embrasse le fils, alors tous les enfants applaudissent et demandent de repasser la vue.

Je t'envoierai des timbres la semaine prochaine.

Embrasse tout le monde...

Les premiers jours de juin me «gâtent» aussi, avec l'arrivée de quatre colis à la fois. Quelle joie de voir que famille et amis n'oublient pas les Congolais et mettent en pratique la vertu théologale la plus grande, selon saint Paul, la *charité*!

La laine et les aiguilles sont de plus en plus bienvenues, le nombre de «candidates» aux cours de tricot augmentant chaque semaine.

À part quelques coupures d'eau... et une nourriture «typiquement congolaise», dont j'ai du mal à apprécier la saveur, ma vie à Brazzaville se déroule sans grandes difficultés.

Lettre du 3 juin 1973

Le petit cours de tricot va bien ; nos élèves sont adroites et il y a des culottes, des petits chandails, une jupe terminés ! Malheureusement, il n'y a plus une pelote de laine à Brazzaville (caprice des transports !), aussi tes pelotes étaient-elles les bienvenues !

Pendant les vacances, nous ouvrirons un cours pour les petites filles qui réclament leur tour. Une Sœur (française, cette fois !), va venir nous rejoindre pour commencer un cours de couture et Sœur Raquel, de son côté, va, une fois par semaine, donner quelques indications de soins et de puériculture. Le plus difficile est d'expliquer un modèle de tricot à une personne qui ne sait ni lire, ni parler français ; enfin, nous y arrivons pour les diminutions, les augmentations, etc.

Aujourd'hui, nous sommes invitées à dîner par les catéchistes qui veulent organiser un repas d'adieu. Cela veut dire que nous cuisons le porc, que nous leur faisons un gâteau aux bananes et leur prêtons une partie de la vaisselle ! Ils s'occupent du reste : haricots ou riz, *ntoba* (sorte de légumes verts pilés mêlés à des morceaux de poisson séché... Je n'arrive pas à en manger ! Ca viendra peut-être, mais pas encore maintenant !)...

Chaque temps fort religieux est l'occasion de faire la fête. Ainsi, le jour de la Pentecôte, les nouveaux enfants de chœur font leur promesse. Les « anciens » les entourent et, pour marquer cet événement, nous demandent de préparer « un très bon dessert » ! Bien sûr, mes compagnes et moi-même obtempérons de bon cœur. Comment refuser à ces jeunes le plaisir d'un bon goûter, quand on sait que beaucoup d'entre eux n'en auront jamais chez eux ? Et le sourire qui illumine leur visage, leurs rires et leurs cris de joie sont, ce jour-là, notre meilleure récompense !

Lettre du 10 juin 1973

Hier, après le déjeuner, j'ai garni des petits-beurre avec de la crème au chocolat, un reste de garniture de gâteau qui remonte à la visite du cardinal. Il fallait souligner la Pentecôte ! Puis j'ai voulu terminer le petit pull-over d'une de nos élèves. C'est son premier tricot qu'elle a commencé, recommencé, perdu, retrouvé, défait, refait ! Enfin, j'ai tellement peur qu'elle ne se décourage que je lui ai bien arrangé en rattrapant les mailles aux manches et à l'encolure ! Je lui porterai demain ; je pense souvent à ce vers de Claudel : *« Il ne faut pas refuser secours à la ronce qui veut devenir rose⁹ ! »*

Puis c'était la messe qui a duré car il y avait la cérémonie de promesse des nouveaux enfants de chœur... et ensuite, Maman, du « potin », du « potin » ! Les enfants de chœur sont venus célébrer leurs camarades et faire leur cuisine dans la cour. On nous dit :

9. Ce vers deviendra plus tard la devise de l'École Spéciale.